

GABRIEL D'AUBARÈDE

HONNORIN

ou
le mauvais esprit
roman

nrf

GALLIMARD

RECEIVED

1899

1899

1899

1899





JEAN HONNORIN

ou le mauvais esprit

DU MÊME AUTEUR

L'INGRAT. (*Editions des Cahiers du Sud.*)

LE JEUNE HOMME PUÉRIL. (*Plon.*)

L'INJUSTICE EST EN MOI. (*Plon.*)

AGNÈS. (*Plon.*)

LE PLUS HUMBLE AMOUR. (*Plon.*)

AMOUR SANS PAROLES. (*Plon.*)

LA PRISONNIÈRE DE MADRID. (*Editions nationales.*)

L'Histoire inconnue.

MAKÉDA, roman de la Reine de Saba. En collaboration avec le prince Jacoub. (*Tallandier.*)

En préparation

L'ONCLE FRED, roman.

TRAGÉDIES ENFANTINES, contes.

GABRIEL D'AUBARÈDE

HONNORIN

ou
le mauvais esprit
roman

nrf

QUATRIÈME ÉDITION

GALLIMARD

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.**

Copyright by Librairie Gallimard, 1943.

A LOUISE ANDROT



PREMIÈRE PARTIE

LE DERNIER DES HONNORINS

I

Toutes ces grandes personnes qui tournoyaient, l'enfant les considérait avec stupeur, lui si petit que les jupes soulevées par l'élan de la valse balayaient, par instants, son visage pâle de crainte et sa main tendue.

Qu'elle était difficile à suivre des yeux, maman livrée à cet inquiétant tourbillon ! Jamais encore Jean n'avait vu des robes en aussi grand nombre. Toutes étaient de couleurs vives, sauf une, entièrement blanche. Mais toutes, blanche, rose, bleue, champagne ou diversement fleuries, Jean les haïssait. S'il avait pu les arrêter dans leur vol, il les aurait déchirées jusqu'à la dernière, parce qu'elles l'empêchaient de suivre du regard la robe de sa mère.

« Gorge-de-pigeon » : telle était sa couleur. Moins troublé, qu'il aurait pris plaisir à écouter le doux bruissement qui s'échappait de ses plis mouvants ! Hélas ! elle ne revenait que pour

repartir, la robe aux reflets de plumage d'oiseau. Et à peine passée, Jean ne distinguait plus sa musique, perdue dans ce tumulte inquiétant que des hommes en gilet rouge faisaient sortir du piano et d'autres instruments bizarres.

A quel jeu dangereux jouait donc maman ? Si, au moins, ç'avait été avec papa ! Mais l'homme qui la faisait tourner ainsi, Jean le voyait pour la première fois.

Il n'avait pas l'air méchant. Vêtu de noir, comme aujourd'hui tous les invités de grand-mère, il semblait d'une autre espèce que ceux qui l'entouraient : moins gros, plus leste, les moustaches plus effilées. Détail rassurant : ses cheveux, bouclés, pendaient presque jusqu'à son cou comme ceux des enfants. Mais dans un de ses yeux — dans un seul — était comme vissé un cercle étincelant à travers lequel cet œil avait un regard fixe, auquel on eût dit que maman fascinée ne pouvait déjà plus échapper. Allait-il l'emmener ? Elle avait peur, naturellement. Qu'elle était pâle, son visage comme renversé sous le poids de ses beaux cheveux couleur de feu que Jean aimait tant à toucher, moins pourtant que sa merveilleuse peau presque aussi blanche que du lait.

La main de l'enfant se tendait à chaque tour un peu plus, inquiète et les doigts écartés.

Un homme au ventre bombé sous le gilet blanc se tenait à côté de lui à l'entrée du salon. Du regard, Jean le supplia : « Il faut faire quelque chose, papa ! »

Inconscience des grandes personnes : papa regardait maman tourner de plus en plus vite au bras de l'inconnu, et il restait là immobile et souriant, les jambes écartées, les mains sous les basques !

L'enfant désespéré s'avança. On rit :

— Voilà un polisson qui a trop bu de champagne !

Mais lui avançait toujours, les doigts en éventail et titubant parmi les valseurs — jusqu'au moment où Zermira vint le tirer de là d'une poigne énergique et l'entraîner, pleurant et glissant sur la mosaïque du vestibule. A ce moment, quelque chose d'affreux dont Jean n'eut pas conscience se passa dans les profondeurs de son organisme.

Dehors, il oublia.

L'affluence n'était pas moins grande sous les platanes. Mais, au moins, l'on n'avait pas besoin de lever la tête pour distinguer les visages : cette foule-là se composait d'enfants et de nous assises.

Après le troublant spectacle auquel Jean venait d'assister, comme elles inspiraient confiance, les vastes pèlerines des nourrices ! Devant leurs plis pacifiques, mêlés aux larges rubans de soie pendus aux couronnes, qu'il était agréable à contempler, tout ce petit monde en tenue d'apparat : dentelles, satins chatoyants, souliers à pompons ! Jean se rappela qu'il venait d'étreindre une belle robe qui bruissait contre une seconde robe toute bleue, visible à travers de petits trous. Et une grande plume de boa, couleur du ciel également, sur le chapeau de paille souple... Il voulut se mêler aux groupes... Mais voici que Zermira l'attrape par le ventre et le soulève, porte devant tout le monde une main sous le beau transparent :

— *Maladetto Piccino... Figliolo...*

La suite se perdit dans le bruit de la fessée.

Dans le coupé ramenant la famille à la maison, Jean était encore tout secoué de hoquets douloureux. Depuis longtemps, sa faible mémoire avait laissé fuir l'image de l'homme au

monocle. Pourtant, l'angoisse demeurait, à laquelle, maintenant, se mêlait un gros dépit, car sa mère retrouvée ne le regardait pas.

Nounou le portait, calée au fond de la voiture à côté de sa maîtresse. En face, papa tenant Eugène sur ses genoux, et Mireille très droite dans sa robe de tulle festonné, avec guimpe à plis et choux de soie, où, malgré tant de sucreries avalées ou sucées, pas une tache n'était visible. Elle écoutait, ses gros yeux noirs dilatés. Elle écoutait papa qui parlait, très vite et sans arrêt comme d'habitude. Eugène dormait. Maman regardait par la portière, et Jean regardait sa mère.

Quand on rentrait à la maison, il y avait toujours un moment très pénible : celui où il fallait passer devant cette grande femme, couleur chocolat, vertigineusement juchée sur un cube de marbre gigantesque et brandissant un globe de verre d'où sortait une lumière verdâtre avec un ronflement.

Zermira avait attaqué avec résolution la montée. Cependant, maman s'attardait au pied de l'escalier, une main sur la rampe. Et, pas une fois elle ne leva les yeux vers son fils effrayé. Alors, Jean se pelotonna contre le cou rêche de l'Italienne pour ne plus voir la statue. Si, au moins, sa mère l'avait vu faire !

Un lourd chagrin, où la rancœur et l'angoisse de l'amour se mêlaient, l'habita toute la soirée.

— Que ce petit est grognon ! disait-on.

— Quand il commence à bouder...

— Il a dû trop sucer de petits fours...

Comme il prenait sa phosphatine du soir à la cuisine, il douta, jusqu'à l'heure de son coucher, que sa mère fût rentrée derrière lui. Elle l'avait trop gravement blessé pour qu'il s'enquît de son sort. Aussi ne fut-il pleinement rassuré qu'ar-

révélé dans la chambre de ses parents où il avait son lit, et où, tout de suite, Jean aperçut la coupable étendue sur sa chaise longue, déjà dans sa robe de nuit de linon blanc.

Il aurait préféré assister comme d'habitude à son déshabillage. Moment toujours émouvant, surtout quand Thérèse lui enlevait ce terrible corset monstrueusement serré autour de la taille par des lacets en croix de Saint-André, dans lequel Jean avait toujours peur qu'un jour ou l'autre elle étouffât.

On appelait la chambre de papa et maman la « grande chambre rose » (vieux rose, spécifiaient certaines personnes). Pourquoi donc ? La chaise longue, les deux larges fauteuils, les rideaux des fenêtres et ceux qui pendaient de chaque côté du baldaquin surmontant le lit comme un trône, tout, ici, n'était-il pas merveilleusement neuf au contraire, lustré, royal pour ainsi dire ? Mireille et Eugène baissaient toujours un peu la voix en entrant. Jean, lui, se sentait à son aise en ces lieux, surtout quand son père allait au « cercle des Phocéens ». Etant le dernier-né, n'avait-il pas le droit, ces soirs-là, de s'endormir contre sa mère, chaude, ronde, embaumée, dans la somptueuse couche environnée de satin, de mousseline à fleurs et de glands de soie ?

Papa sortirait-il ce soir ?

De son petit lit installé dans un coin, Jean l'entendait s'affairer au cabinet de toilette. Ces bruits d'eau et de brosse à dents pouvaient signifier qu'il s'apprêtait à sortir, mais aussi bien pouvaient présager que sa corpulente personne allait, d'un moment à l'autre, s'encadrer en chemise de nuit — ouverte sur la poitrine noire de poils — dans le chambranle de la porte de communication. Jean n'aimait pas cette minute.

Et sa mère — oh ! il savait... — sa mère non plus ne l'aimait pas...

— Qu'attends-tu pour te coucher, Clairette ? Tu dois être éreintée ?

A la bonne heure ! Il est tout habillé.

Maman n'a pas fait un mouvement.

En soulevant un peu la tête au-dessus de l'oreiller, Jean l'aperçoit à partir de la taille. Elle tient un livre à la main, mais regarde au-dessus des pages, et ce regard est étrange...

— En effet, je me sens à bout de forces, répond-elle.

— Moi aussi. C'est tuant, ces jours de mariages. Je t'assure que si je n'avais pas pris ce rendez-vous au Phocéén...

Avec ses grosses moustaches noires dont le contact laisse à la peau une sensation pénible, il frôle le front de sa femme, puis une joue de son fils qui feint le sommeil, il sort.

C'est le moment délicieux qui commence !

Or, à peine la porte du vestibule a-t-elle fait entendre son claquement grave, voilà que maman se précipite à son tour au cabinet de toilette. Elle y reste quelques minutes à peine — elle qui ne s'habille jamais seule ! — et reparaitra vêtue d'une jaquette de drap comme elle n'en porte habituellement que durant le jour, coiffée d'un chapeau de feutre sans oiseaux ni fleurs. Quelque chose que Jean ne peut voir semble peser à son bras.

Elle s'approche...

Jean a fermé les yeux. L'angoisse le déchire. Mais il est plus furieux encore : le laisser ainsi en pleine nuit ! Oh ! il n'élèvera pas une plainte pour tenter de conjurer l'ignominieux destin !

Et en effet, même quand les cheveux au parfum connu viennent effleurer son front, même pas quand s'y poseront en tremblant les lèvres

de sa mère, Jean offensé ne fera entendre ni un appel ni un soupir.

Mais cette odeur de chevelure, de fleurs, de peau... Mais cette chaleur qui descend jusqu'à lui malgré la guimpe au tissu serré... Les petites mâchoires de Jean se serrent, se serrent, mais ses yeux s'ouvrent.

La mère eut un mouvement de reptile effrayé qui se dresse, tête en arrière et gueule ouverte. Un instant, elle parut défier son enfant. Et l'enfant, avec douleur, vit le bleu limpide et foncé de ses yeux, qui faisaient penser à la mer, se durcir. Rapidement, elle gagna la porte, que Jean n'entendit pourtant pas s'ouvrir.

Un moment s'écoula.

Dehors, les fers d'un cheval claquèrent sur les pavés.

— J'oubliais ma valise ! dit-elle tout haut.

Or, ce fut vers la fenêtre qu'elle se dirigea. Et, assez longtemps encore, se tint appuyé à la vitre un front pensif...

Elle revint vers le petit lit.

Comme elle tournait le dos à la lumière, Jean ne discernait que la rondeur du visage, où seuls et vaguement luisaient les yeux bleus. Ces yeux le regardaient. Et pourtant, il avait l'impression de se trouver hors du champ de ce regard posé sur lui. Et c'était comme si, toute proche, sa mère n'était déjà plus là...

— Maman ! gémit-il.

Elle se rua sur lui. Et, promenant ses lèvres sur le visage de son enfant qui avait la couleur du sien malgré les cheveux noirs, sur ses paupières toujours un peu fiévreuses, sur son corps :

— Non, non ! Je ne te laisserai pas ! Je ne te laisserai jamais ! Jamais, je te le promets, jamais, jamais ! répétait-elle.

Quelques minutes plus tard, elle n'avait de nouveau plus sur elle que la douce chemise de linon blanc. Toujours répétant « jamais, jamais », elle transporta Jean dans le grand lit, où il s'endormit contre elle aussitôt.

II

On disait : « Mireille est l'image de la sagesse. » Et c'était une sagesse maigrelette et noire, avec un visage mat où l'on remarquait surtout un nez fort et de ronds yeux noirs.

On disait : « Eugène est le diable incarné. » Et ce diable était gros et avait l'air un peu bête avec ses cheveux crépus, son nez camus et sa bouche toujours ouverte, laissant voir des dents jaunes qui se chevauchaient.

Mais il fallut longtemps pour qu'on trouvât la périphrase ou l'épithète qui aurait donné une idée de la personnalité de Jean, brun aussi mais de peau blanche, le front vaste, le nez retroussé, les yeux noisette et très vifs sous de longs cils qui battaient souvent.

Il n'était pas en avance ! A quatre ans passés, il n'était pas encore absolument sûr de s'appeler Jean Honnorin, à la profonde indignation de sa sœur, qui tenait de son père un « esprit de famille » déjà très sourcilleux. Mais aussi, comment se reconnaître entre tant de noms différents qu'il entendait à tout moment prononcer : les Honnorins, les Saint-Canat, les Mégis, les Cauvins, les Barthélemys... ? Et n'avait-il pas entendu dire :

— Jean n'a rien d'un Honnorin.

— Pourtant, il n'est pas Saint-Cannat, préci-

saient certains. De qui tient-il donc, cet enfant?

Comme il faisait souvent des grimaces, avec ses paupières très sensibles, avec sa lèvre supérieure aspirée vers les narines, on disait aussi qu'il avait « la danse de Saint-Guy ». Et Zermira ajoutait qu'il avait « le ver solitaire », parce qu'il restait maigre et toujours un peu blafard, bien qu'il eût un remarquable appétit.

Ces propos l'effrayaient parfois, mais le flat- taient par leur diversité, qui le rendaient plus mystérieux que son frère et sa sœur.

Le jour de ses cinq ans, on lui mit un costume de velours bleu-de-roi, avec un col de dentelle représentant des marguerites, et, pour la première fois, des bottines vernies qui grinçaient.

Mais Jean avait une raison grave de ne pas se réjouir sans réserve les jours où on l'endimanchait ainsi : généralement, c'était signe précurseur de quelque tournée de visites.

Laqué comme l'ébène, le coupé aux roues peintes en rouge attend devant la porte cochère, derrière Coquet presque aussi noir et brillant et le cocher qui s'appelle Truphémus, un tout petit homme au nez violet en toute saison, en redingote à boutons d'argent.

Le démarrage est impressionnant. C'est qu'on habite tout en haut du cours Pierre-Puget, fortement incliné à cet endroit. On entend les freins qui chantent. Mais la voie se fait plane, le noble Cours dont les platanes aux branches en arceaux font penser à une longue église. Par des rues obliques, on atteint le Prado, où d'innombrables calèches, tilburys, phaétons, coupés et fiacres roulent vers le champ de courses du parc Borély. Papa jubile : comme il a fière apparence au milieu de toutes ces « rosses », son Coquet noir, lustré, fessu ! Il va maintenant d'un bon trot régulier. Les arbres se succèdent



THE UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
100 St. George Street
Toronto, Ontario
M5S 1A5
Canada





Extrait du catalogue

ROMANS

Audiberti. LE RETOUR DU DIVIN

Brejon de Lavergnée LE CŒUR ANACHRONIQUE

Jean de Beucken. LA VIE BASSE

Roland Cailleux.. SAINT-GENÈS

André Dhotel LE VILLAGE PATHÉTIQUE

Louis-René des Forêts LES MENDIANTS

Marius Grout PASSAGE DE L'HOMME

Pierre de La Batut L'HOMME D'AFFAIRES

Pierre Lafue. .. L'ARBRE QUI AVAIT PRIS FEU

Pierre Luccin LA TAUPE

Georges Magnane GERBE BAUDE

nrf